

L'entreprise

Suzanne Jacob

Number 195, July 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94230ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacob, S. (2020). L'entreprise. *24 images*, (195), 142–144.

L'entreprise

par SUZANNE JACOB, écrivaine

J'avais entrepris le récit des coïncidences qui avaient forgé ma manière d'aborder un film. Je suis née Barbès à Amos au Québec. Mon père avait filmé, en 8mm, les premières heures de mes sœurs aînées jumelles en 1940.

Puis, il avait commandé le premier magnétophone à fil mis en marché aux États-Unis parce qu'il n'aimait pas que les films soient muets, et parce qu'il n'aimait pas que ma mère, pianiste médaillée du lieutenant-gouverneur, improvise au Cinéma Royal sur les gymnastiques des héros des films muets. Le magnétophone est entré dans le salon en 1946. On entend la voix de ma sœur aînée réciter *Le Chat botté* de Charles Perrault. C'est ça, sons et images, à leurs débuts...

J'avais entrepris le récit du camp de cinéma 1961 auquel je me suis inscrite (Suzanne Barbès), et qui était conduit par Léo Bonneville de *Séquences*, par Gaston Mathieu et Réal Larochelle de l'Office diocésain du cinéma, et où j'ai appris qu'il fallait apprendre à lire les images comme j'avais appris à lire la langue que

je parlais, comme j'apprenais la musique que j'apprenais à lire à travers l'apprentissage du violon...

J'avais entrepris le récit de la Semaine de cinéma que j'avais organisée avec Andrée Renaud au Collège de Nicolet à la rentrée de 1961. J'avais convaincu la directrice du Collège de l'urgence de nous donner les moyens d'apprendre à lire les images, les plans, les montages d'images et de plans pour que nous ne mourions pas sottes. Le hasard et l'acharnement de monsieur Léo Bonneville ont conspiré pour que nous puissions étudier un court métrage de Jean-Luc Godard – *Charlotte et son Jules* (1958), et ce long métrage de Peter Brooks sur un scénario de Marguerite Duras, *Moderato Cantabile* (1960)...

↑ *Zabriskki Point* de Michelangelo Antonioni (1970)



J'avais entrepris le récit de l'organisation d'un ciné-club mixte avec le Séminaire de Nicolet. L'étudiant qu'on m'a présenté comme le plus susceptible de travailler avec moi s'appelait Pierre Jacob, et il a été renvoyé du Séminaire de Nicolet à la fin de cette année-là. C'est par lui néanmoins que je suis devenue Jacob. Suzanne Jacob, un nom de cinéma...

J'avais entrepris le récit du refus des éditions du Seuil d'adopter le titre d'un roman basé sur le cadrage, le cadrage godardien comme planche de salut, comme mode de vie de l'héroïne Galatée ayant pour papa Pygmalion. Le titre était *Mon cher Godard*. Les éditions du Seuil craignaient que Godard ne leur fasse un procès... La parution du roman sous le titre de *La passion selon Galatée* avec une page couverture d'une femme

hystérique du début du vingtième siècle magasinant ses robes chez Dior m'a presque rendue folle si je ne l'étais déjà. J'avais entrepris ce récit western du cadrage godardien salvateur entre toutes les méthodes dont la meilleure reste la brechtienne, pour fonder dans la pensée réceptrice (neurones) *l'écart* que n'autorise plus le cinéma – il l'interdit – après *Pierrot le fou* (1965) et après *Zabriskki Point* (1970)...

...de manière à ce que la pensée y trouve une extériorité à son objet... (mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T10/10-Cady.pdf Sur quel regard donnent les vues?)

Mais ce qu'on appelle une catastrophe, et que j'appelle plus discrètement un évènement, est survenue dimanche le 3 mai 2020, en plein confinement de

la Planète Terre commandé par la pandémie *incadrable* intitulée : Covid-19, mettant un terme à *mon entreprise*. Il faut me presser d'écrire ce scénario vécu, car je n'ai plus que 1000 caractères en banque pour le faire, les textes ayant été mesurés par l'urgence de tester le plus d'individus possibles.

Grâce aux instructions de Godard, je peux, malgré mon grand âge, circuler avec ma caméra à l'épaule dans l'ubac du Mont-Royal jusqu'à une terrasse naturelle d'où je peux admirer la vieillesse bleutée des Laurentides avec ses courbes usées qui ne blesseraient pas un soleil las ou une lune exubérante de faces cachées, *laissez jouer les enfants...*

Ce dimanche, une jeune marmotte était accroupie sur la terrasse, en train de goûter pour la première fois de sa vie à une herbe que la Bible appelle de l'ivraie enivrante. Puis une grive fauve a fait revoluer, pure stratégie, les feuilles mortes pour que je me *leurre*. J'étais évidemment absolument toute seule, comme un flamand tout seul qui attend sa flamande sur une roche plate de la rivière des Prairies pendant que sa blonde est en train de l'attendre, toute seule au quai de Portneuf... Toute seule, puis on entend le moteur de la camionnette, on voit Jacob apercevoir

la camionnette blanche, et se détourner d'elle pour continuer à regarder la ligne bleue des vieilles Laurentides. On entend le moteur de la camionnette enfler en direction de l'ouïe de Jacob. Jacob en état d'alerte. Jacob se retourne pour faire face à la camionnette qui veut peut-être (paranoïa) la tasser dans le cimetière juif de Leonard Cohen, à ses pieds. Gros plan *dans les yeux de Jacob* : au volant de la camionnette, deux êtres en combinaisons et masques de catastrophe nucléaire. Et cette image très brève du titre de la camionnette : *Morgue*. La camionnette fait marche arrière vers l'entrée du Four de Crémation. Jacob fait marche arrière vers les quatre magnolias en fleurs du cimetière juif. Elle est devenue la caméra de Raoul Coutard qui est l'intelligence de Godard dans *Pierrot le fou* (1965) qui est le seul film que Jacob ait vu à Montpellier, France, l'année de sa sortie. Elle était enceinte. Elle a compris alors que le cinéma était mort : « J'sais pas quoi faire, y'a rien à faire... »

Ce dimanche, la caméra suit le son de la voix de Jacob qui s'entend comme une prière pour le ou la mort ou morte... On entend la mort rire sur le visage de Jacob. Car Jacob a appris, qu'à sa naissance, le cinéma filmait des mises à mort et qu'il était muet.